

**DALE RECINELLA**

**DANS  
LE COULOIR  
DE LA MORT  
SERVIR LA VIE**

**LE TÉMOIGNAGE INOÛI  
D'UN AVOCAT D'AFFAIRES DEVENU  
AUMÔNIER DE PRISON**

**PRÉFACE DU PAPE FRANÇOIS**

Traduit de l'italien par Cathy Brenti

**EdB**

# PRÉFACE

---

L'Évangile est la rencontre avec une Personne vivante qui change la vie. Jésus est capable de révolutionner nos projets, nos aspirations et nos perspectives. Le connaître, c'est donner un sens à notre existence, car le Seigneur nous offre la joie qui ne passe pas. Et c'est la joie même de Dieu.

J'ai découvert l'aventure humaine de Dale Recinella – que j'ai rencontré lors d'une audience – en lisant les articles qu'il a écrits pendant plusieurs années pour *L'Osservatore Romano* ainsi qu'à travers ce livre qui touche le cœur. Et cela confirme ce qui a été dit, car c'est la seule façon d'expliquer comment un homme, qui s'était fixé d'autres objectifs pour son avenir, est devenu aumônier – tout en étant chrétien laïc, marié et père – des condamnés à mort.

Une mission très difficile, risquée et ardue à accomplir, car elle touche de près le mal dans toutes ses dimensions : le mal fait aux victimes, et qui ne peut être réparé ; le mal que vit le condamné, se sachant voué à une mort certaine ; le mal qui, avec la pratique de la peine capitale, s'instille dans la société. Oui, je l'ai dit à plusieurs reprises, la peine de mort n'est jamais la solution face à la violence qui peut toucher des personnes innocentes. Loin de rendre justice, les exécutions capitales alimentent un sentiment de vengeance qui se transforme en un poison dangereux pour le corps de nos sociétés civiles. Les États devraient se préoccuper de donner aux détenus la possibilité de changer réellement de vie, plutôt que d'investir de l'argent et des ressources pour les supprimer, comme s'ils étaient des êtres humains qui ne mériteraient

plus de vivre et dont il faudrait se débarrasser. Dans son roman *L'Idiot*, Fiodor Dostoïevski résume ainsi, de manière parfaite, l'insoutenabilité logique et morale de la peine de mort, en parlant d'un homme condamné à la peine capitale : « C'est une violation de l'âme humaine, rien d'autre ! Il est dit : "*Tu ne tueras point*", et pourtant, parce qu'il a tué, d'autres le tuent. Non, c'est quelque chose qui ne devrait pas exister. »

C'est précisément le Jubilé qui devrait engager tous les croyants à réclamer d'une voix sans équivoque l'abolition de la peine de mort, pratique qui, comme le dit le *Catéchisme de l'Église catholique*, « est inadmissible car elle attende à l'inviolabilité et à la dignité de la personne<sup>1</sup> ».

De plus, l'action de Dale Recinella, sans oublier l'importante contribution de sa femme Susan, comme le montre le livre, est un grand cadeau pour l'Église et pour la société des États-Unis, où Dale vit et travaille. Son engagement en tant qu'aumônier laïc, précisément dans un lieu aussi inhumain que le couloir de la mort, est un témoignage vivant et passionné de l'école de la miséricorde infinie de Dieu. Comme nous l'a enseigné le Jubilé extraordinaire de la Miséricorde, nous ne devons jamais penser qu'il puisse exister un péché, une erreur ou une action de notre part qui nous éloigne définitivement du Seigneur. Son cœur a déjà été crucifié pour nous. Et Dieu ne peut que nous pardonner.

Certes, cette miséricorde divine infinie peut aussi scandaliser, comme elle scandalisait beaucoup de gens à l'époque de Jésus, lorsque le Fils de Dieu mangeait avec les pécheurs et les prostituées. Le frère Dale lui-même doit faire face à des critiques, des remontrances et des rejets pour son engagement spirituel auprès des condamnés. Mais n'est-il pas vrai que Jésus a accueilli dans ses bras un voleur condamné à mort ? Eh bien, Dale Recinella a vraiment compris et témoigne par sa vie, chaque fois qu'il franchit la porte d'une prison, en particulier celle qu'il appelle « la maison de la mort », que l'amour de Dieu est sans limites et sans mesure. Et que même le plus vil de nos péchés ne défigure pas notre identité aux yeux de Dieu : nous restons ses enfants, qu'il aime, protège et considère comme précieux.

---

1. CEC 2267.

## PRÉFACE

Je voudrais donc dire un merci sincère et chaleureux à Dale Recinella, parce que sa tâche d'aumônier dans le couloir de la mort est une adhésion tenace et passionnée à la réalité la plus intime de l'Évangile de Jésus, qui est la miséricorde de Dieu, son amour gratuit et indéfectible pour toute personne, même pour celles qui ont commis des fautes. Et que c'est précisément à travers un regard d'amour, comme celui du Christ sur la Croix, qu'elles peuvent trouver un nouveau sens à leur vie et aussi à leur mort.

Pape François  
Cité du Vatican, 18 juillet 2024

*Franciscus*

## « ESSAIE DE FAIRE CE QUE DIEU VEUT »

---

Je suis l'aîné de huit enfants nés en Amérique de parents italiens, originaires des Abruzzes, qui ont émigré très jeunes à Détroit.

Au cours de l'été 1961, Jan, la petite sœur que j'aime le plus, a six ans. J'en ai neuf et je suis en vacances en camping lorsque je reçois un appel téléphonique de ma mère, en larmes : « Mon chéri, nous sommes à l'hôpital. Jan est malade, nous avons dû la faire hospitaliser. »

Ma petite sœur est atteinte d'une encéphalite virale ; elle sera réduite à un état végétatif jusqu'à sa mort, qui surviendra vingt-neuf ans plus tard.

L'histoire de ma sœur Jan bouleverse notre famille à plusieurs égards : économique, physique et moral. De plus, beaucoup de gens nous harcèlent continuellement avec de mauvaises pensées, insinuant on ne sait quelles composantes spirituelles quant à ce qui s'est passé. En effet, certains chrétiens bien-pensants affirment que Jan est tombée malade par la volonté de Dieu, d'autres prêchent qu'il la guérira si nous prions suffisamment ou si nous faisons le bien ; d'autres encore pensent que c'est une punition pour un péché commis par mes parents.

J'ai neuf ans, comment puis-je comprendre tout cela ? Qui est Dieu, que veut-il de nous ? Est-ce un être cruel qui prend plaisir

à nous tourmenter, ma petite sœur et nous tous ? Prend-il plaisir à nous torturer ? Ou est-ce un faiseur de miracles à gages qui la sauvera si nous faisons suffisamment d'efforts pour « payer » ?

À quatorze ans, j'entre au petit séminaire. J'ai choisi d'étudier au lycée des frères franciscains pour devenir prêtre. J'attends de Dieu qu'il récompense ma décision en guérissant ma sœur, mais je n'ai pas la vocation sacerdotale. Je suis d'ailleurs expulsé plusieurs fois au cours de la dernière année, parce que je bois et je fréquente des filles, en m'enfuyant de l'institut le soir.

À la fin du lycée, je décide que je ne deviendrai pas franciscain, et les frères en sont très heureux. Même la voie de l'inscription à l'université semble fermée, puisque j'ai passé les examens d'admission en état d'ébriété. Frère Murray, qui a été mon guide spirituel depuis ma première année au petit séminaire, m'exhorte en ces termes : « Mon cher garçon, je crois que tu t'es déjà fait suffisamment de mal. Dieu ne veut pas te voir souffrir, il serait certainement heureux que tu arrêtes. Veux-tu essayer ?

— Que voulez-vous dire ? rétorqué-je, peu convaincu.

— J'ai pris des dispositions avec la faculté catholique Thomas More College pour qu'ils t'admettent chez eux, au moins à titre d'essai. Ils te permettront de prouver que tu peux y arriver. Mais c'est vraiment ta dernière chance.

— D'accord, je vais essayer. Après tout, à bien y réfléchir, qu'est-ce que cela peut changer ?

— Tout ! rétorque frère Murray. Tu es en train de décider du sort de ta vie. »

Au Thomas More College, je vais obtenir un diplôme en mathématiques économiques et en recherche informatique. Pendant mes études, pour subvenir à mes besoins, j'exerce pas moins de dix-neuf emplois à temps partiel, dont chauffeur pour FedEx, cuisinier, déchargeur de caisses de fruits pendant le service de nuit à la gare ferroviaire, ou veilleur de nuit dans un parking. Et à part tout ça, je me marie en juin 1973.

Entre-temps, je collabore au Conseil des Étudiants de la Faculté, je représente les étudiants au conseil d'administration du Thomas More College, je m'engage comme militant pour la défense du droit à la vie et je termine mes études avec une mention très honorable à ma thèse de mathématiques.

Au moment de choisir mon master, mon nom figure en tête du classement des étudiants ayant obtenu les meilleures notes.

L'université Notre-Dame, très intéressée par mes résultats, m'admet parmi ses étudiants avec une bourse d'étude qui couvrira tous mes frais. Je m'inscris donc au cursus de droit et d'économie, d'une durée de quatre ans.

Entre-temps, en juin 1974, mon premier fils voit le jour.

Du point de vue religieux, je me suis éloigné de Dieu depuis que j'ai quitté le séminaire ; je n'ai que très rarement assisté à la messe dominicale, tant à l'université qu'au Thomas More College. Mon excuse a toujours été que je suis submergé par mes obligations. Si Dieu paie toutes mes dépenses (enfin, c'est ce que je me dis), alors je trouverai le temps de le fréquenter. Je ne me rends pas compte que, dans ma vie, il « paie » déjà tout ; en réalité, je suis convaincu que ce que j'obtiens n'est dû qu'à mon propre mérite.

Ma femme est à nouveau enceinte, et je comprends que je dois rapidement finir mes études pour commencer à gagner ma vie. Contrairement à mes projets initiaux, je n'obtiendrai qu'un diplôme en droit.

En 1976, je commence ma nouvelle carrière professionnelle. Je suis embauché dans une société qui achète des pièces détachées (d'une valeur de plusieurs milliards de dollars !) pour des porte-avions et des pétroliers, des satellites de télécommunication, des systèmes informatiques centralisés, des excavatrices pour les mines, des moteurs diesel de locomotives. Cet emploi fait monter en flèche mon estime de moi-même, le travail devient tout pour moi.

En juin 1979, je commence à exercer en tant qu'avocat indépendant, spécialisé dans le financement public. Je représente les gouvernements étatiques et locaux à Wall Street. Je travaille énormément, je gagne tout autant et je suis enthousiasmé par tout ce que j'arrive à remporter. Mais un beau jour, en 1982, ma secrétaire m'apporte une nouvelle inattendue : des documents pour entamer une procédure de divorce viennent d'être livrés au bureau.

Ma vie professionnelle est couronnée de succès ; ma vie privée est un désastre. Cela fait seulement un mois que j'ai emménagé avec ma nouvelle femme (une très grande maison avec piscine) et voilà qu'à son tour, mon deuxième mariage vole en éclats. Le silence que je ressens dans la villa est terrible, et mon âme se sent vide, comme l'est désormais ma maison.

Un jour, mon frère Gary, que j'ai appelé pour trouver un soutien moral, frappe à ma porte.

« Merci d'être venu, marmonné-je sans le regarder.

## DANS LE COULOIR DE LA MORT, SERVIR LA VIE

— Pas de souci, répond Gary. Alors, qu'est-ce qui se passe ?

— Je refais ma maison à neuf.

— Bien sûr, c'est justement ça le problème, dit-il sur un ton ironique. Tu ne penses pas qu'il y a autre chose qui ne va pas ? »

Je n'apprécie pas ses remarques, j'aurais peut-être mieux fait de ne pas lui demander de venir.

« Ne t'énerve pas comme ça, lui dis-je. Bientôt, la maison sera à nouveau remplie de meubles.

— Dale, le problème, ce n'est pas la maison ! C'est que tu es en train de faire un nouveau désastre. Tu es en train de ruiner ta vie. Tes affaires marchent bien, d'accord, mais le reste ? À quoi ça sert d'avoir beaucoup d'argent et de posséder plein de choses si ta vie privée est une catastrophe ? À part ta super carrière, le reste de ton existence est en miettes. »

En effet, mes deux mariages ont échoué, et ma vie privée est bien un champ de ruines.

Je me rends compte, cependant, que je n'ai jamais eu l'intention de faire de mauvais choix, qui finiraient si mal. Seulement, je n'arrive pas à m'arrêter, comme si j'étais poursuivi par un énorme train. Ma seule espérance est de continuer à courir, de ne pas laisser ce train fantôme me renverser.

Malheureusement, Gary a raison. Chaque fois que je me sens brisé, j'attribue cela au fait que je n'ai pas couru assez vite. Ainsi, au lieu de ralentir, j'accélère encore plus, et les catastrophes s'accumulent.

« Que me conseilles-tu ?

— Jusqu'à présent, tu as fait ce que tu voulais. Maintenant, essaie de faire ce que Dieu veut : offre-lui ta vie, laisse-le te guider à partir d'aujourd'hui. »

Offrir ma vie à Dieu ? Je ris intérieurement. Qu'est-ce que cela signifie ?

« Comment faire ? lui réponds-je, sachant très bien que tout cela n'a aucun sens pour moi.

— Dis-lui clairement : "Ô Dieu, je t'offre ma vie. Je ne veux rien que tu ne veuilles pour moi". Plus tard, nous prierons ensemble.

— Qu'est-ce que cela changera ?

— Tout, tu verras. » Gary y croit vraiment.

« D'accord, répondis-je, après tout, qu'est-ce que j'ai à perdre ? »

Je ne le comprendrai que quelques années plus tard.

## LA BLONDE À LA GUITARE

---

Que dois-je faire, maintenant, pour respecter l'engagement que j'ai pris ? Pour commencer, Gary veut que je suive un cours d'étude biblique pour célibataires et divorcés. J'accepte. Je me dis que j'irai une fois, puis que je trouverai une excuse pour ne plus y retourner.

Gary m'accompagne : « Tu verras, ça va te plaire. »

Pendant la soirée, je jette sans cesse des coups d'œil à la femme blonde qui, à côté de la petite amie de Gary, dirige les chants et joue de la guitare. Elle est très jolie, sûre d'elle, élégante et distinguée, sans être ostentatoire. Elle ne me regarde que deux ou trois fois et me sourit. Je dois absolument faire sa connaissance : je reviendrai à ces réunions.

« Qu'en penses-tu ? » Alors que nous descendons l'escalier à la fin de la réunion, la voix de Gary se veut encourageante.

« C'était très intéressant, je suis content d'être venu et je reviendrai.

— Bien ! Qu'est-ce qui t'a le plus plu ?

— La blonde qui joue et chante comme un ange. »

Gary s'arrête subitement, se tourne vers moi et me donne un coup dans les côtes. J'en ai le souffle coupé. « Écoute-moi bien. Tu viens à ces réunions pour sauver ton âme ; ne te permets pas de courir après les filles de ce groupe ! » Il est très en colère.

Pendant ce temps, plié en deux, j'essaie de reprendre mon souffle. Je fume depuis l'âge de dix-neuf ans, à l'époque je « grillais » quatre paquets de cigarettes par jour. Gary profite de mon incapacité momentanée à répliquer : « Excuse-moi, mais c'est vraiment une fille bien, et elle a traversé toutes sortes d'épreuves. Elle n'a pas besoin de s'embarquer avec un type comme toi.

— Merci pour ton estime », lui réponds-je, haletant, tout en me disant que je vais chercher un autre moyen de faire la connaissance de cet ange aux cheveux blonds.

Au début du mois de mai 1983, la paroisse organise un spectacle musical de bienfaisance. La plupart des membres du groupe d'étude biblique sont présents, y compris la blonde ; pendant une pause, je me tourne vers elle : « Je peux t'offrir un café ?

— Volontiers ! »

Super. J'enchaîne aussitôt : « Comment t'appelles-tu ?

— Susan. »

Nous ne pouvons pas aller plus loin, car la petite amie de Gary s'interpose immédiatement, nous séparant l'un de l'autre.

Le lendemain, j'invite Gary et son amie à venir dîner chez moi. Je suis stupéfait et débordant de joie de voir Susan arriver avec eux. L'amie de Gary, très croyante, me révélera des années plus tard qu'elle avait décidé d'amener Susan ce soir-là parce que « Dieu le lui avait dit ».

Après le dîner, à 22 heures, Gary et sa petite amie repartent. Nous restons, quant à nous, à discuter pendant des heures, partageant le récit de nos vies jusqu'à ce moment-là. Susan me raconte qu'elle termine un doctorat en psychologie familiale et infantile.

Lors de notre rencontre suivante, après un excellent dîner, elle me prend la main et me regarde dans les yeux : « Dale, quelques mois avant que tu ne commences à fréquenter le groupe d'étude biblique, Gary nous avait demandé de prier pour toi. Il nous a dit que tu étais détruit par ton nouveau divorce et marqué par de nombreux autres aspects négatifs de ta vie. J'ai moi-même vécu cela et j'ai imaginé que nos souffrances étaient similaires, alors j'ai prié pour toi chaque jour. Nous venons de passer une soirée merveilleuse, mais le plus important est de savoir si nous faisons ou non la volonté de Dieu. Je voudrais donc prier avec toi maintenant, pour confier à Dieu tout ce qui se passe entre nous

## LA BLONDE À LA GUITARE

et lui demander de nous aider, afin que tout ce qui nous arrive soit voulu par lui. »

Je suis déconcerté, mais j'accepte. Je rentre chez moi et je passe toute la nuit à méditer sur ces derniers événements. Que signifie « donner à Dieu le contrôle de sa vie » ?

Le 1<sup>er</sup> janvier 1984, je jette mon dernier paquet de cigarettes à la poubelle. Je ne fumerai plus jamais. Un mois plus tard, en février, j'épouse Susan civilement. Nous avons demandé à l'Église de prononcer une reconnaissance de nullité de nos mariages précédents, et nous ne pourrions nous marier religieusement que lorsqu'elle nous aura été accordée.

Toujours en février, je rejoins un cabinet d'avocats très prestigieux à Miami. Mes collègues sont des professionnels d'excellence, nous savons que nous sommes des avocats brillants.

Peu de temps après, Susan attend notre premier enfant, qui devrait naître en mai. Le soir du 28 mars, alors que je suis loin de chez moi pour une importante transaction professionnelle, j'apprends que ma femme a dû se rendre à l'hôpital parce qu'elle a commencé le travail. Chris, né à trois heures du matin, est transféré en soins intensifs néonataux. Je ne peux rentrer chez moi que le lendemain, frustré de ne pas avoir été aux côtés de ma femme lorsqu'elle en avait le plus besoin.

Après ces événements, nous décidons de déménager à Tallahassee, capitale de la Floride, où je pourrai travailler tout en restant près de ma famille. Nous achetons un vaste terrain dans le quartier le plus chic de la ville pour y construire une somptueuse villa. Nous sommes en 1985.

Depuis que j'ai quitté le cabinet de Miami en 1984, le temps que je consacre à mon travail a considérablement augmenté. La foi et la spiritualité qui nous animaient en 1983 ont été étouffées par la pression de devoir gérer au mieux notre vie.

## IRRUPTION DU ROYAUME DE DIEU

---

Au printemps 1986, ma femme Susan et moi remettons à l'architecte un chèque de 50 000 dollars pour commencer la construction de la maison de nos rêves dans le quartier qui, à l'époque, était le plus chic de Tallahassee. C'est l'étape suivante de notre ascension vers le rêve américain.

Peu après, nous assistons à la messe du samedi soir au cours de laquelle est proclamé l'Évangile du jeune homme riche<sup>2</sup>. Même si ce passage a déjà été lu à maintes reprises lors des offices auxquels nous avons assisté, c'est comme si nous l'entendions pour la première fois ce soir-là.

Au restaurant après la messe (nous avons organisé ce dîner pour fêter notre future maison), nous nous posons une nouvelle question : « Jésus voulait-il vraiment dire ce qu'il a dit ? »

La question est si importante pour nous et si difficile à trancher que nous décidons de ne pas en discuter pendant six mois. Nous convenons plutôt que chacun prie et étudie séparément les Écritures, à la recherche d'une réponse.

Au bout des six mois, nous arrivons chacun de notre côté à la même conclusion : « Oui, Jésus voulait vraiment dire ce qu'il a dit. » C'est ainsi que commence un nouveau voyage, qui nous

---

2. Mc 10, 17-25.

conduit « vers le bas » sur le plan des biens matériels et du statut social, mais qui nous plonge en même temps de plus en plus profondément dans le mystère du royaume de Dieu.

En mai 1987, nous nous engageons avec nos enfants comme bénévoles dans une soupe populaire pour les pauvres, dans le centre-ville. En septembre, nous décidons d'abandonner le projet de construire la maison de nos rêves : en pratique, c'est comme si nous descendions d'une marche dans l'échelle du rêve américain.

En février 1988, je participe à un week-end de retraite intitulé « Le Christ renouvelle sa paroisse » à l'église catholique du Bon Pasteur de Tallahassee. Nous étudions ensemble divers textes de l'Écriture sainte. Un passage en particulier retient mon attention : « *Ne vous faites donc pas tant de souci ; ne dites pas : "Qu'allons-nous manger ?" ou bien : "Qu'allons-nous boire ?" ou encore : "Avec quoi nous habiller ?" Tout cela, les païens le recherchent. Mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît<sup>3</sup>.* »

À cette époque, ma profession d'avocat m'obligeait à rédiger ou à réviser en permanence des cautions et des garanties financières. Certaines s'élevaient à des montants importants, pouvant atteindre un demi-milliard de dollars ou plus. J'étais assez doué pour trouver des échappatoires.

La garantie offerte par Jésus dans Matthieu 6 est sans faille. Il n'y a pas d'échappatoire. Tout ce qui est nécessaire pour conclure l'accord, c'est que nous l'acceptions. Tout ce qui est nécessaire pour l'accepter, c'est de rechercher le royaume. Pas n'importe quel royaume, mais son Royaume.

Je veux accepter cet accord ! Je commence donc à demander autour de moi : « Comment puis-je chercher le royaume de Dieu ? »

Notre curé, le père Michael Foley, me donne cette réponse : « Prie pour voir le monde comme Dieu le voit. Et pour te voir toi-même comme Dieu te voit. » Je le fais, et je demande aux autres de prier à cette intention.

Au cours de la deuxième semaine de mai 1988, je me trouve à Baltimore pour intervenir lors d'une conférence nationale de banquiers de Wall Street.

Le jeudi soir, mon agenda est bien rempli : à 17 h 30, réunion avec des clients potentiels dans le salon du *Harbour Court* pour

---

3. Mt 6, 31-33.

## IRRUPTION DU ROYAUME DE DIEU

discuter d'un projet de financement en faveur du *Kennedy Space Center* ; à 18 h 30, cocktail ; à 19 h 30, dîner.

Je parcours à pied les deux pâtés de maisons qui séparent mon hôtel de la salle de conférences lorsqu'un pauvre clochard s'approche de moi. Tandis que je fouille dans la poche de mon manteau pour prendre mon portefeuille, je me rends compte que deux banquiers invités à la même conférence que moi marchent à ma suite. La honte et l'embarras me frappent comme un coup de poing. Ils vont me voir donner de l'argent à ce mendiant crasseux. Que vont-ils penser de moi ? Que vont-ils dire de moi aux autres banquiers ?

Je remets mon portefeuille dans ma poche et passe près du mendiant nauséabond sans dire un mot, en regardant de l'autre côté comme s'il n'était même pas là. Plus tard, alors que mon rendez-vous de travail de 17 h 30 se prolonge entre deux verres dans le salon bar du *Harbour Court*, je me surprends à penser à ce pauvre homme. Je sais ce que Jésus nous a dit de faire ! J'ai lu les Écritures pendant la retraite du week-end dans ma paroisse : « *Donne à quiconque te demande*<sup>4</sup>. » Je connais les instructions de Dieu, et pourtant je lui ai délibérément désobéi. Et maintenant, je n'arrive pas à trouver la paix.

Mes clients potentiels et moi terminons tard notre réunion, et nous nous dirigeons vers l'apéritif. Mais je me faufile dans la foule et sors par une porte dérobée. Toutes les personnes que je connais à Baltimore seront présentes à ce cocktail.

Ce devrait être facile de retrouver ce clochard, maintenant que personne ne me verra.

Après avoir cherché dans le quartier d'*Inner Harbor*, je le trouve allongé derrière des buissons. Quand je le prends par les épaules et le tourne vers moi, mes yeux tombent sur des plaies ouvertes sur son visage, son cou et ses lèvres. Je mets deux dollars dans sa main et me retourne pour partir, mais il se plie en deux de douleur.

Je reste devant lui.

Il s'appelle Dennis.

Non, il n'a nulle part où aller.

Oui, il est très malade.

---

4. Lc 6, 30.

Je n'ose pas l'emmener à l'hôtel Hyatt où je loge ces jours-ci, alors je l'accompagne jusqu'à un banc dans le parc et lui dis d'attendre que je revienne le chercher. Il promet de patienter.

Je me précipite à l'hôtel, cherche l'annuaire téléphonique et récite entre-temps une petite prière pour demander son aide au Seigneur.

Mes premiers appels téléphoniques restent sans réponse. Quelqu'un finit par décrocher le téléphone du presbytère de l'église Saint-Vincent-de-Paul. On m'oriente vers la Mission Baltimore.

Le jour de mon arrivée à Baltimore, j'avais demandé à la concierge de l'hôtel un plan du centre-ville. Elle m'avait donné un guide et avait entouré en rouge les zones que je devais éviter. En cherchant l'itinéraire vers la Mission Baltimore sur ce petit plan, je me rends compte qu'elle se trouve à environ six pâtés de maisons de l'endroit où je me trouve, juste à l'intérieur du cercle rouge « interdit ». Bon, il ne fait pas encore nuit et nous n'allons pas y aller à pied. Je récupère ma voiture et vais chercher Dennis là où je l'ai laissé. Mais il n'est plus là.

Après environ vingt minutes de recherche dans les rues secondaires et les ruelles, je finis par le trouver. À ce moment-là, il est en train de se faire tabasser par deux adolescents costauds dans une ruelle sombre. En klaxonnant à tout-va, je freine brusquement à moins d'un mètre des jeunes. Je sors rapidement de la voiture, tire mon portefeuille de la poche de ma veste et l'ouvre brusquement, comme s'il s'agissait d'un badge, tout en criant avec autorité des mots sans queue ni tête.

Les agresseurs jettent Dennis contre le mur et, les mains en l'air, crient : « Tout va bien, mec ! Tout va bien ! »

Et ils disparaissent.

Je cours de l'autre côté de la voiture, soulève Dennis du sol, le pousse dans l'habitacle et l'installe sur le siège passager. Il est dans un état lamentable.

À notre arrivée à la Mission Baltimore, un membre du personnel accompagne Dennis dans une pièce pour remplir le formulaire d'admission. Mais peu après, Dennis réapparaît en titubant devant la porte principale. Il a abandonné le programme de désintoxication de la Mission il y a seulement trois semaines ; or, le délai minimum pour y retourner est de trente jours. Ils ne lui ont donc pas donné la permission de rester.

Que dois-je faire de lui ?

Le personnel de la Mission m'oriente vers un hôpital public. Alors que je note leurs indications sur mon plan, je me rends vite compte que nous allons nous enfoncer encore un peu plus dans cette zone « interdite » contre laquelle on m'avait mis en garde. Je commence à ressentir une peur profonde.

Je m'arrête derrière une ambulance à l'entrée de l'hôpital, je fais sortir Dennis de la voiture avec précaution et guide ses pas chancelants vers les urgences. Le policier qui surveille l'entrée nous observe d'un air amusé : l'avocat en surpoids, bien habillé pour un cocktail, et le clochard sale aux cheveux longs.

La réceptionniste, en revanche, ne partage pas cet amusement. Elle fronce le nez, nous évalue froidement, Dennis et moi, et soupire : « J'ai besoin de votre carte d'assurance. »

Elle n'est pas la seule à être agacée. Moi aussi, je commence à bouillir. « Dennis, tu as une assurance ? » Ma voix trahit plus qu'une pointe de sarcasme. Il n'en a pas, évidemment.

Je dis à la réceptionniste, en m'assurant que tout le monde autour de moi puisse m'entendre, que je paierai les frais médicaux de Dennis, quels qu'ils soient. Je lui montre trois cartes American Express Gold, deux cartes VISA et un chèque en blanc signé. Ce n'est pas de la charité. Je suis en difficulté et je suis prêt à acheter ma liberté.

« Je suis désolée, dit-elle avec un sourire ravi. Nous n'acceptons pas de paiements privés. Nous ne pouvons admettre que les patients assurés. »

Je connais cette logique, je ne demande pas d'explications. À partir du moment où l'hôpital admettra Dennis comme patient, il sera responsable de tout ce qui le concerne, que mon argent couvre ou non les frais de son traitement. C'est pour cela que les avocats de l'hôpital ont ordonné au personnel de ne pas admettre de patients sans assurance médicale. Dépité, je remets dans ma poche les 150 000 dollars de crédit disponibles sur mes cartes et me tourne vers le policier : « Que dois-je faire de lui ? » Il n'en a aucune idée. Il appelle le central, qui m'indique un centre de désintoxication pour personnes sans ressources.

Je traîne Dennis jusqu'à la voiture.

Avec la vie mondaine que je mène, je n'avais jamais réfléchi au type de quartier dans lequel pouvait se trouver un centre de désintoxication pour personnes sans ressources. Après avoir bouclé la ceinture de sécurité de Dennis et lui avoir appuyé la

tête contre la vitre latérale de la voiture, je sors mon petit plan de ville et trace le nouvel itinéraire. La carte ne couvre pas le lieu où nous nous rendons. Nous allons bien au-delà de la zone interdite. Nous nous enfonçons tout droit dans le territoire du « n’y pensez même pas ».

Lorsque je tourne dans la *North Gay Street*, avec encore plusieurs pâtés de maisons à parcourir, je me rends compte que de ma vie, je ne suis jamais allé dans un quartier comme celui-ci. Je claque des dents. Une peur que je n’ai jamais connue m’envahit.

Dennis, bien que semi-conscient, est suffisamment lucide pour être effrayé. Il n’arrête pas de me demander de le rassurer en lui disant que je ne l’abandonnerai pas. Je lui promets qu’il n’a rien à craindre. Le centre de désintoxication pour personnes sans ressources l’acceptera certainement.

Mais non.

Dans l’entrée, je suis vraiment furieux. Un humble bureaucrate m’explique qu’ils n’acceptent pas les personnes qui se présentent à la porte sans préavis. Leurs règles exigent un appel téléphonique préalable du patient potentiel.

Dennis devra trouver un téléphone, appeler et demander un lit. Ensuite, ils nous diront s’il y a une place disponible.

« Et qu’est-ce que je suis censé faire de lui ? »

— C’est ton problème, mon pote », me répond-il en me claquant la porte au nez.

Nous remontons dans la voiture et parcourons à nouveau la *North Gay Street*. Dennis se met à pleurer sur sa vie et sur ce qu’il va devenir, sur le fait qu’il est tombé si bas que personne ne veut de lui.

Je lui promets que je ne le quitterai pas tant que nous n’aurons pas trouvé un endroit où il pourra passer la nuit. C’est alors que je me souviens de l’église Saint-Vincent-de-Paul. Ils doivent forcément avoir un téléphone, puisque j’ai déjà appelé là-bas.

D’un bras, je soutiens Dennis, et de l’autre main j’appuie sur la sonnette du presbytère. Le prêtre n’est pas là, mais l’homme qui ouvre nous accompagne jusqu’au téléphone.

J’appelle le centre de désintoxication et passe le téléphone à Dennis. Sa demande est à peine compréhensible, aussi quand il lève les yeux et murmure : « Ils ont dit oui », je prends le téléphone et demande confirmation.

## IRRUPTION DU ROYAUME DE DIEU

C'est vrai. Ils peuvent l'accueillir, mais pas avant 22 heures. Il n'est que 21 heures. Je raccroche le combiné et me demande intérieurement comment tuer le temps pendant une heure.

Dennis répond à ma question. Il commence à avoir des nausées.

Nous l'emmenons aux toilettes, puis le monsieur de la paroisse s'éloigne. Je soutiens Dennis devant la cuvette en le tenant par la boucle arrière de son pantalon ; je me rends compte à quel point il est sale et malade. Mon esprit est envahi par des pensées sur le sida, le typhus, l'hépatite et autres maladies. Mon estomac se noue de dégoût.

Entre deux vomissements au-dessus de la cuvette, Dennis parle de Dieu qui l'a abandonné. Je lui demande s'il veut prier. Il acquiesce. Je l'aide à se laver le visage et, après avoir traversé l'entrée du presbytère, nous voilà dans l'église Saint-Vincent-de-Paul. Il fait noir, à l'exception des bougies. Nous sommes seuls.

Je guide Dennis vers un banc au premier rang où nous nous agenouillons ensemble à la lueur des bougies. Je me tiens à côté de lui, la main sur son épaule, surtout pour garantir une distance de sécurité entre nous.

Je commence à conduire la prière en disant les paroles du *Notre Père*, mais tout semble vide, plat, dénué de sens.

Dans ma tête, je me dis : « Seigneur, où es-tu ? Ça ne marche pas. »

Un instant plus tard, Dennis fond en larmes, sanglote de manière incontrôlable et crie à plusieurs reprises : « Seigneur, ne me laisse pas mourir ainsi ! Je t'en prie, Seigneur, ne me laisse pas mourir comme ça ! »

Au milieu de ses sanglots, il m'enlace et enfouit son visage contre mon épaule et mon cou. Je me fige d'horreur, pris de panique.

Il est sale et malade.

Il sent mauvais et me bave dessus.

Ses larmes et sa salive coulent le long de mon cou.

Alors que je m'apprête à détacher ses bras des miens et à le repousser, au fond de mon esprit, je m'entends murmurer : « Jésus, aide-moi. »

Tout s'évanouit. La peur. La panique. La terreur. Tout disparaît.

Sans y penser, mes bras serrent Dennis et ma main se pose sur sa tête. Je prie à haute voix pour lui et pour sa guérison, et je pleure avec lui.

## DANS LE COULOIR DE LA MORT, SERVIR LA VIE

Je suis trop fragile, trop effrayé, trop préoccupé par ma propre survie pour embrasser Dennis. Mais Jésus peut embrasser Dennis avec mes bras, si je le lui permets.

Nous restons ensemble dans l'église pendant un certain temps.

Je ramène Dennis au centre de désintoxication pour les sans-abri à 22 heures, comme prévu. Tandis qu'un jeune homme l'accompagne dans le couloir, Dennis s'arrête, se retourne et revient vers moi : « Merci de t'être occupé de moi. » Et il m'embrasse une dernière fois.

À 22 h 25, je suis de retour à l'hôtel Harbour Court. Un comédien professionnel, qui imite Ronald Reagan, termine son spectacle, et la foule se dirige vers le salon pour le cocktail. Tout le monde est bien habillé et la conversation m'est familière : les vacances en Nouvelle-Zélande et en Europe, les meilleurs endroits pour faire du shopping, les bonnes affaires et les gros profits. Tout cela m'est très habituel, mais je me sens comme un étranger dans un autre pays.

C'est là le monde que j'ai considéré comme le mien pendant des années. Mais à seulement quinze minutes d'ici, il y a Dennis. Et je comprends que je vois le monde tel que Dieu le voit. La première partie de ma prière a été exaucée.

Tout ce clinquant que j'avais pris pour la réalité n'est qu'illusion. Dieu voit mon esprit : à ses yeux, il est aussi malade que le corps de Dennis l'est à mes propres yeux.

Alors que je regarde les vêtements, les bijoux et le champagne, j'entends ma voix, au fond de mes pensées, qui crie : « Dieu, ne me laisse pas mourir ainsi ! S'il te plaît, Dieu, ne me laisse pas mourir ainsi ! »

Comme un voleur dans la nuit, le royaume de Dieu a fait irruption.